

FICHE TEXTE 11

Infos Intro : Lagarce est un dramaturge de la fin du 20^e siècle, mort prématurément du SIDA en 1995, à 38 ans. Aucune de ses œuvres n'est publiée de son vivant, pas plus que son journal, un texte imposant qui donne des informations précieuses sur sa création. Lagarce est tout à fait explicite sur sa vie sexuelle et sa maladie dans le Journal, mais pas dans *Juste la fin du monde*. Lagarce est aussi un metteur en scène. Il a monté 8 de ses pièces, sur 20 productions. Il a fondé la compagnie de la Roulotte, et sa connaissance des comédiens explique que son texte, dont la disposition ressemble à de la poésie est, en réalité, rythmé sur le souffle du comédien. Le thème de *Juste la fin du monde*, celui du retour d'un fils dans la maison familiale après une très longue période, un retour marqué par la maladie, est un thème quasi obsessionnel chez Lagarce. Il l'a traité dans le premier texte dont il parle dans son Journal, en 1977 (*Les Adieux*) qui deviendra sa dernière pièce (*Le Pays lointain*, 1995). Ce thème est traité dans *Le Retour à la citadelle*, en 1984, dans *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne*, en 1994, et dans *Le Pays lointain*, en 1995. La pièce est écrite à Berlin en 1990, deux ans après le diagnostic de l'auteur. Il croit que c'est sa dernière pièce et écrit avec beaucoup de difficultés. La pièce, s'intitule au début du projet *Quelques éclaircies*, avant de devenir *Juste la fin du monde*. Dans *Juste la fin du monde*, un artiste de 34 ans, Louis, revient pour un dimanche dans la maison de sa mère, en province, où vivent encore son frère Antoine, d'âge proche, et sa sœur Suzanne, plus jeune. Louis annonce au spectateur, avant le début des scènes de groupe, qu'il est venu annoncer à sa famille sa « mort prochaine et irrémédiable », faire ses adieux, mais il n'en fera rien. Dans la famille, le père est mort. Outre Suzanne, la jeune sœur fouguese, deux femmes apparaissent, La Mère et Catherine, femme d'Antoine. La pièce est constituée de deux parties d'inégale longueur, une première partie de 11 scènes, une suite de disputes, entrecoupées de monologues de Louis, et une seconde partie de 3 scènes où Antoine devient le personnage central. Les deux parties sont séparées par un « Intermède » de 9 scènes très courtes, instants oniriques où les personnages se poursuivent dans le noir. Un prologue et un épilogue, deux monologues de Louis, rappellent la structure de la tragédie antique. Les définitions d'Aristote, théoricien de la tragédie, sont citées dans la pièce. Des critiques ont pu dire que *Juste la fin du monde* appartenait à un cycle du « fils prodigue [dépensier] », par référence à la parabole du « Retour du fils prodigue », récit symbolique proposé par le Christ dans le Nouveau Testament sur la rivalité entre deux frères au moment du retour du frère absent à la maison paternelle.

LECTURE/LECTURE/LECTURE/LECTURE/LECTURE/LECTURE/LECTURE/LECTURE/LECTURE/LECTURE/

Situation du texte dans l'oeuvre : Nous sommes dans l'exposition de la pièce. Après les confidences très fortes et dérangeantes de Louis face aux spectateurs, les dialogues familiaux sont en décalage, décevants : Louis n'a plus sa place dans la famille. A la scène 2, on apprend qu'il ne connaissait pas la femme de son frère, ne rencontrera jamais ses neveux, et qu'on l'a retiré de l'ordre de transmission du prénom Louis puisqu'il n'aura pas de descendance. Dans la scène 3, sa jeune sœur lui reproche son absence et son mépris, ses cartes postales « elliptiques », et lui annonce que sa chambre est devenue le débarras des vieilleries de la maison. L'extrait prend place dans la scène 4. Là, Louis va se rendre compte que, pour la mère, ses enfants adultes sont le signe de son bonheur perdu, les responsables de sa solitude. La figure du père est centrale dans le récit de la mère, père-dieu qui travaille et se repose le 7^e jour (*Genèse*), qui est le Verbe (*Genèse*), qui est un dieu de colère qui punit les fils désobéissants (*Genèse*), qui instaure le repas de communion le dimanche en signe de l'unité de la famille (*Nouveau Testament*), qui est mort et s'est retiré du monde (*Nouveau Testament*), et dont personne n'a pris la succession (l'aîné a trahi, le second est encore un fidèle, « il aime encore les œufs durs »).

Micro-résumé du texte : La Mère, une fois les présentations faites avec ce frère- beau-frère perdu de vue (et avant les retrouvailles entre Louis et Antoine, à la scène 11), raconte ce qui devrait unir ces enfants, le souvenir des rituels forts de leur enfance autour du père et de la mère. Mais son récit est connu par cœur par ceux qui l'écoutent, et il est surtout raté et très triste. Il est raté parce qu'elle doit s'y reprendre à trois fois pour dire ce bonheur passé, sans y parvenir vraiment. Ce récit est aussi très triste, car il est fait de vacances inexistantes, de mensonges pour se consoler d'être pauvre, de fêtes rares et centrées sur quelques repas gras, toujours les mêmes, de bagarres et de siestes. Cet âge d'or de la famille n'est pas un refuge heureux, mais un récit manqué qui ravive le sentiment de perte et de manque. Il s'achève aussi sur une accusation.

Forme du texte : une fois encore, les personnages de Lagarce ne sont pas équipés pour le dialogue, l'échange avec les autres. La Mère monologue, écoutée en quasi-silence par les autres, et les deux dernières répliques de la scène sont « C'est notre faute » d'Antoine, et « Ou la mienne » de Suzanne. Ce qui donne la véritable lecture de ce passage : qui est responsable du malheur présent de cette famille ? C'est la question cachée qui hante la pièce et qui mène à l'explosion d'Antoine à la scène 2 de la deuxième partie.

Mouvements du texte : 3

Mouvement 1 : Il. 1 - 12 →→ Les dimanches ritualisés d'une famille pauvre mais dotée d'un père imaginaire. Un passé fait de fictions pour ressembler à ceux qui ont de l'argent (voiture, vacances, restaurants).

Mouvement 2 : Il. 13 - 23 →→ la répétition d'événements matériels alors que la mère essaie de dire un bonheur perdu l'amène à un constat de perte et d'impuissance : elle ne sait pas quel est le sens de son récit et tout ce bonheur qu'elle n'arrive pas à exprimer a disparu sans qu'elle en connaisse la raison.

1G4 Français-Oral 1-Fiche 11 de révision du Texte 11, suite...

Mouvement 3 : ll. 24 - 34 →→ une troisième tentative de la mère ajoute au récit raté un nouveau souvenir, unique cette fois. Ce pique-nique au bord de la rivière semble une « cène » originelle, comme le dernier repas du Christ, le summum du bonheur de la famille. Mais ce pique-nique tourne mal, avec un père en colère réveillé de son sommeil par deux adolescents qui se battent. La Mère conclut sur son sentiment présent de perte et de désolation.

Problématique : Comment Lagarce fait-il comprendre au spectateur que la mère n'est pas la gardienne bienveillante de la mémoire familiale, mais, au contraire, que sa reconstruction de la légende de la famille est une version mensongère et accusatrice, qui rend ses enfants coupables de la perte d'un passé mythique ?

Axes/Idées-clés : ☞ un rituel rigide, étouffant (nourritures !), matérialiste, imaginaire et incertain.

☞ la suppression des enfants (des enfants de trop, porteurs de conflit, l'opposition parents-enfants, la culpabilité des enfants, responsables de la destruction de l'unité familiale utopique)

Informations, Idées-clés, Mots/Expressions-clés

Mouvement 1

☞ L'importance centrale des dimanches dans la vie de cette famille, alors même que la diégèse de la pièce est un dimanche.

☞ Un passé fait de rituels immuables, de répétitions : *le premier dimanche de mai [chaque premier dimanche de mai], le premier dimanche après le 8 mars, la date de mon anniversaire, le premier dimanche des congés d'été, avant la rentrée des classes*

☞ Les hésitations, incertitudes, maladroites de la narratrice : *je ne sais plus pourquoi, peut-être, là [vous voyez ce que je veux dire, car je me rends compte que mon récit manque de précision], bon [je dis n'importe quoi, vous comprenez ce que je veux dire et que je n'arrive pas à dire], des âneries, toujours les mêmes histoires*

☞ L'importance des fictions du père, qui passent par le langage, des mots qui transforment la réalité (qui transforment en rituels bourgeois des week-ends de pauvres qui ne partent jamais en vacances, d'où l'échec non-dit du père) : *on disait qu'on « partait en vacances » [les guillemets sont importants car ils dénotent les paroles exactes du père], on disait que tout compte fait, comme si on rentrait de vacances, toujours les mêmes histoires*

☞ Un dispositif narratif étonnant qui invite le spectateur à comprendre le contraire de ce qui est dit : cette famille « n'est pas bien dans sa maison » puisqu'elle doit passer par un jeu fictionnel pour le ressentir, cette famille souffrait de l'impossibilité de partir en vacances. Il est sans doute significatif que Louis absent n'envoie que des cartes postales à sa famille, comme si il était toujours en vacances. A-t-il réalisé le rêve du père ?

Mouvement 2

☞ L'impuissance, l'incompétence de la narratrice : *ce que j'essaie de dire, je ne sais pas pourquoi je raconte ça, je me tais.*

☞ le rituel : la répétition à l'identique d'événements matériels, l'ingurgitation rituelle de plats trop nourrissants (remplacent-ils l'écoute, la compréhension, le dialogue, l'affection apparemment absents ?) : *toujours les mêmes restaurants, les patrons nous connaissaient, on y mangeait toujours les mêmes choses, la friture de carpe ou des grenouilles à la crème.*

☞ L'échec de l'entreprise de remplacement de la réalité décevante par la fiction : *toujours les mêmes restaurants, pas très loin.*

☞ L'impossibilité d'arrêter le temps qui passe : *Après ils eurent treize et quatorze ans, ce furent les dernières fois.*

☞ Des enfants qui n'adhèrent pas au récit et expriment leur mal-être : *ceux-là ils n'aimaient pas ça, ils se chamaillaient toujours, ça mettait leur père en colère.*

☞ La constatation d'un échec : *ce furent les dernières fois et plus rien n'était pas pareil. Je ne sais pas pourquoi je raconte ça. Je me tais.*

Mouvement 3

☞ Après « Quelquefois aussi », « quelquefois », troisième tentative avec « Des fois encore ». Nouvel effort de la mère pour ressusciter ce Paradis familial qui n'a jamais existé ailleurs que dans son imagination égoïste. Cette tentative réussit un peu mieux que les deux premières, car la mère parvient à dire « C'était bien » (bizarrement après le sommeil du père et la bagarre des fils), et à conclure que tout cela a disparu, laissant un énorme vide triste dans la vie de la famille.

☞ La nourriture à nouveau avec le contrepoint du fameux tableau de Manet, « le déjeuner sur l'herbe » de la famille, encore des choses nourrissantes et grasses : *au bord de la rivière, l'été, sur l'herbe, salade de thon avec du riz et de la mayonnaise et des œufs durs.*

☞ La différenciation des deux frères, celui qui est resté, celui qui est parti : Antoine aime encore les œufs durs, lien ténu avec la légende dorée : *celui-là aime toujours autant les œufs durs.*

☞ Après la colère du père (Mvt 2), le sommeil du père, encore lié aux luttes des fils : *on dormait un peu leur père et moi, et eux ils allaient jouer à se battre.*

☞ Le sens destructeur du temps : après le « Après » de la ligne 20 [les fils deviennent des hommes], un deuxième et troisième « Après », lignes 32 et 33

☞ La constatation de la perte, du manque : après le « *ce furent les dernières fois et plus rien n'était pareil* » du Mvt 2, *est-ce qu'on peut savoir comment tout disparaît.* Parole très forte, le père a disparu (voir I-3, « depuis sa mort à lui ») et Louis a disparu. La reconnaissance par la Mère de son incapacité à expliquer comment « tout le bonheur de cette famille a disparu » et deux de ses membres principaux engage le spectateur sur cette réflexion : qui est responsable du malheur de cette famille ?

Conclusion : La mère est ici porteuse du récit du passé parfait de la famille, une famille unie et sans conflits. Cet âge d'or paradisiaque de la famille est marqué par les rêves de normalité et de richesse, et les regrets de la mère. La mère, comme une prêtresse, célèbre ici un culte, une religion de la famille, une famille qui n'existe plus. Mais son récit légendaire, primitif, est dégradé par la mauvaise qualité de sa narration, hésitante, oublieuse, incorrecte et pleine de reproches : elle en veut à ses enfants de la perte de son paradis. L'enquête de Lagarce sur l'origine du malheur de cette famille, et de la fuite de l'aîné, avance d'un degré. Cela fait plus de vingt ans que la mère refuse le présent, et contraint les enfants au silence.